

Bulletin n° 143

Juin 2016

Prix : 1 €uro

www.campgurs.com



1939

1944

Gurs, souvenez-vous



L'Édito du Président

Quand, en 1972, paraît « *La France de Vichy* », l'ouvrage de Robert Paxton provoque un choc.

Cet historien américain n'est pas personnellement impliqué dans cette période de l'histoire de la France ; de plus il travaille sur des archives allemandes et démontre de façon totalement irréfutable que la politique de collaboration de Vichy résulte d'une volonté délibérée de la part des autorités françaises et non pas d'une exigence allemande.

Vichy n'avait pas sauvé l'État, mais l'avait entraîné vers l'abjection et le reniement des principes moraux les plus élémentaires.

Le livre suscita bien des polémiques mais n'ébranla en rien l'attitude de l'État.

Rappelons qu'en 1945 eurent lieu des procès pour collaboration avec l'ennemi avec des condamnations sévères (peine de mort commuée en détention à perpétuité pour Pétain, exécution de Laval et de Brasillach, peine de mort par contumace pour Touvier), mais qu'il y eut un maximum de petites peines qui au fil du temps furent amnistiées ; la première amnistie fut accordée en 1947 par le Président Vincent Auriol.

Le Président Georges Pompidou gracie Touvier, chef de la Milice de Lyon, en 1971 au nom de la nécessaire réconciliation de tous les Français, ce qui n'apaise ni les résistants ni les juifs de la région ; en cavale grâce aux réseaux catholiques, Touvier sera finalement arrêté en 1989, jugé et condamné en 1994 à la réclusion criminelle à perpétuité et mourra en prison.

La période de Vichy reste cependant un tabou dont, officiellement, on se garde de parler... jusqu'en 1992.

Le 16 juillet 1992, le Président François Mitterrand se rend à la cérémonie du Vel' d'Hiv', organisée depuis de nombreuses années par des organisations juives, devant l'emplacement de l'ancien bâtiment, en souvenir des rafles, par la police parisienne, de 13.000 juifs, hommes, femmes et enfants, le 16 juillet 1942.

Pour la première fois, un président de la République est présent, au milieu d'autres personnalités officielles. Pourtant, à son arrivée, il est hué par une partie de l'assistance lui reprochant de faire fleurir la tombe de Pétain chaque 11 novembre, au nom de la République Française.

Le président dépose sa gerbe, sans un mot.

Suite à l'émotion suscitée par son attitude, François Mitterrand promulgue le 3 février 1993 un décret instituant une *Journée nationale commémorative des persécutions racistes et antisémites commises sous l'autorité de fait dite « gouvernement de l'État français (1940-1944) »*.

S'il a le mérite de créer une cérémonie officielle, le Président Mitterrand n'en reste pas moins dans le droit fil de la politique des ses prédécesseurs depuis la Libération : la période de Vichy reste une parenthèse dans l'existence de la France ; rien de ce qui s'est passé n'engage la moindre responsabilité de la République et ne nécessite ni explications ni excuses.

Il faudra attendre 1995 pour que, sur les mêmes lieux, le Président Jacques Chirac reconnaisse la continuité de l'État et sa responsabilité dans cette action criminelle, quand il déclare :

« *Il est, dans la vie d'une nation, des moments qui blessent la mémoire, et l'idée que l'on se fait de son pays. (...) Il est difficile de les évoquer, aussi, parce que ces heures noires souillent à jamais notre histoire, et sont une injure à notre passé et à nos traditions. Oui, la folie criminelle de l'occupant a été secondée par des Français, par l'État français.* »

A partir de 2000, la cérémonie annuelle prendra la dénomination de : « *Journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'État français et d'hommage aux Justes de France* » et associera le souvenir des victimes à celle de nos courageux compatriotes qui n'ont pas hésité à prendre des risques pour sauver des vies.

Il aura donc fallu 50 ans pour que la vérité historique soit rétablie, et qu'un président de la République reconnaisse que la vie d'un grand pays ne comporte pas que des heures glorieuses, mais également des heures sombres, et qu'il s'honore de le reconnaître.

Le camp de Gurs entache également l'honneur de notre pays, d'autant plus que l'emprisonnement des républicains Espagnols, des membres des Brigades Internationales et des *indésirables* fut de la responsabilité de la III^{ème} République et d'un gouvernement de gauche. Vichy porte en plus la honte de la détention des juifs et de leur déportation vers les camps de la mort.

Notre Amicale entretient cette mémoire multiple et se fait un devoir de la faire connaître. La relance du projet de musée-mémorial va dans ce sens.



..... *nos peines*

Monsieur Bernard Fainzang nous apprend le décès de son père **Joseph Fainzang** survenu le 31 janvier 2016. Ancien interné de Gurs, du camp de Septfonds et des mines de Meyreuil dans un Groupe de Travailleurs Etrangers, Jo, comme on l'appelait, était un fidèle de notre Amicale.

L'Amicale tient à exprimer ses plus sincères condoléances à sa famille et à ses amis.

Nous reviendrons, grâce à un document que nous transmet son fils, dans un prochain bulletin, sur le parcours particulièrement riche que fut la vie de Jo.

..... *le camp de Gurs, un maillon important du réseau des lieux de mémoire de la Shoah*



*Sur le perron du Ministère de l'Education Nationale,
les membres des associations et les jeunes ambassadeurs de la mémoire (Photo © Mémorial de la Shoah)*

Le 23 mars dernier a été officiellement lancé à Paris le *Réseau des lieux de mémoire de la Shoah en France*, à l'occasion de la Semaine d'éducation et d'actions contre le racisme et l'antisémitisme, en présence de la ministre de l'Éducation Nationale Najat Vallaud-Belkacem, du Secrétaire d'État chargé des Anciens Combattants et de la mémoire Jean-Marc Todeschini, du préfet Gilles Clavreul, et de jeunes ambassadeurs de la mémoire.

Ce réseau rassemble onze institutions adossées à un site historique et liées à l'histoire de la Shoah en France. Gurs y trouve évidemment sa place aux côtés du Vél' d'Hiv', Drancy, Compiègne, Beaune-la-Rolande, Izieu, Rivesaltes, les Milles, etc.

Encourageant le développement des liens entre ses membres, le Réseau vise à promouvoir l'histoire de la Shoah à l'échelle nationale comme locale, contribuant à l'affirmation des valeurs républicaines et démocratiques, notamment dans la lutte contre toute forme de racisme et d'antisémitisme. Le Réseau s'appuie notamment sur de jeunes *ambassadeurs de la mémoire* originaires de différents établissements en France, qui s'engagent auprès de ces institutions dans une année de réflexions et d'actions. Pour Gurs, c'est le cas avec le lycée de Nay et le collège de Navarrenx.

**RÉSEAU
DES LIEUX
DE MÉMOIRE
DE LA SHOAH
EN FRANCE**



..... le camp de Gurs

Le mercredi 23 mars 2016, les jeunes ambassadeurs ont également participé à un échange avec les représentants des différents lieux de mémoire, dont l'historien et avocat Serge Klarsfeld. Dans l'après-midi, ils étaient conviés au Mémorial de la Shoah pour suivre une visite guidée et rencontrer Raphaël Esrail, ancien déporté et résistant, président de l'Union des déportés d'Auschwitz.

Une journée mémorable pour les jeunes lycéens de Nay, leurs professeurs et les membres de l'Amicale qui les accompagnaient.

..... documents et archives du camp de Gurs

Luis Garrido nous communique...

Nos adhérents se souviendront sans doute de notre ami Luis Garrido, qui nous transmet régulièrement les informations inédites sur Gurs, fruit de ses recherches dans les archives espagnoles, béarnaises ou parisiennes.

En 2012, Luis avait publié *Une longue Marche. De la répression franquiste aux camps français* (Privat, 252 pages), ouvrage dans lequel son père, Albino Garrido, narrait par le détail son évasion du camp de Castuera (Extremadura), sa « longue marche » du printemps 1940, à travers toute l'Espagne franquiste, son arrestation à la frontière d'Urdos, son internement à Gurs et son incorporation, sous une fausse identité, dans le GTE de Gardanne. Luis avait accompagné ce récit d'une remarquable appareil critique. Nous avons évoqué l'incroyable périple de son père dans un bulletin précédent (n° 126, mars 2012, pages 9 à 11).

Luis nous communique à présent plusieurs documents d'un grand intérêt pour l'histoire du camp de Gurs. Nous l'en remercions vivement et les présentons ici.

• **Plusieurs documents sur l'aviateur Miguel Galindo Saura, ainsi que deux autres pilotes républicains internés à Gurs**

Luis Garrido entretient d'étroites relations avec les familles de plusieurs anciens aviateurs de l'Armée républicaine espagnole, compagnons de lutte et d'internement de son père. Parmi elles, la famille du pilote Miguel Galindo Saura. L'histoire de cet aviateur a quelque chose d'à peine croyable, tant les rebondissements de sa vie ont été nombreux et imprévisibles.

Voici le texte que nous a adressé Luis à son sujet.

Luis Garrido et la rédaction de *Gurs. Souvenez-vous* tiennent à remercier Jesús Galindo Sánchez, fils de Miguel, qui nous a autorisés à reproduire ici ces photos, issues de sa collection familiale.

Lorsque, fin février 1939, le lieutenant pilote Miguel Galindo Saura est interné au camp de Gurs, il laisse derrière lui un premier pan de sa vie que la guerre d'Espagne a fortement marqué.

Né le 23 février 1916 à Torre Pacheco, dans la province de Murcie, il s'engage dans l'aviation en 1934. Resté fidèle à la République, il participe au début de la guerre comme mitrailleur-bombardier sur le front de Grenade.

Fin 1936 il fait partie de l'expédition d'une cinquantaine d'élèves pilotes qui suit une formation à l'école de pilotage Hanriot à Bourges. A l'issue de cette formation, il retourne en Espagne et vole sur un chasseur biplan de fabrication soviétique

documents et archives du camp de Gurs

le Polikarpov I-15, connu en Espagne sous le nom de «Chato». Au cours d'une mission son avion, le CC-028, est abattu, le 21 août 1937 au «Puerto del Escudo», aux confins des provinces de Burgos et de Cantabrie. Miguel Galindo est porté disparu et l'état-major républicain le donne pour mort. En réalité il survit à ses graves blessures mais, fait prisonnier, il connaîtra pendant de longs mois les prisons franquistes.



Miguel Galindo Saura en uniforme de pilote (1936)

En janvier 1939 il est échangé, à Hendaye, contre un pilote nationaliste, Julio Salvador Díaz Benjumea, qui était détenu par les forces républicaines. Il retourne alors en Catalogne pour poursuivre le combat. En février 1939 il arrive en France étant parmi les derniers à passer la frontière lors de l'exode de la Retirada.

C'est dans ces circonstances que, comme de nombreux pilotes républicains, il est interné au camp de Gurs. On peut le voir certainement peu de temps après son arrivée photographié, avec sa veste de pilote, devant les baraquements si caractéristiques du camp, visage émacié et apparence lasse.



**Miguel Galindo Saura
au camp der Gurs (1939)**



Vicente Villar Cortes à Gurs (1939)

documents et archives du camp de Gurs

Deux de ses camarades pilotes, Vicente Villar Cortés et Juan Riera, qui ainsi qu'en atteste un autre cliché se trouvaient encore à Gurs en mai 1940, ont gardé le contact avec Miguel et lui dédicacent cette photographie.



Vicente Villar Cortez et Juan Riera à Gurs (1940)

En effet, depuis le 20 janvier 1940 Miguel Galindo n'est plus à Gurs. Il a été incorporé à la 185ème Compagnie de Travailleurs Etrangers et transféré à Savenay, en Loire-Inférieure (aujourd'hui Loire-Atlantique) pour être mise à disposition du Corps Expéditionnaire Britannique. La 185ème CTE devient ainsi la 185th Spanish Labour Company intégrée au 4ème Groupe de l'Auxiliary Military Pioneer Corp¹.

Le 22 juin 1940 les forces allemandes occupent Savenay et les prestataires de la 185ème CTE sont faits prisonniers. Quelques jours plus tard ils seront transférés de Saint-Nazaire à Irun pour être remis aux autorités de Madrid. Miguel Galindo, comme ses camarades d'infortune, connaîtra à nouveau l'enfer des camps franquistes. Il ne retrouvera la liberté définitive qu'en mai 1957.

Luis Garrido

¹ J'ai trouvé dans Google books quelques extraits du livre de Daniel Arasa Los españoles de Churchill, où est évoquée cette 185ème CTE. Arasa a recueilli le témoignage d'un républicain espagnol selon lequel une commission britannique se serait déplacée à Gurs pour les recruter. Je ne dispose pas d'autre information à ce sujet.

Ces documents nous renseignent sur plusieurs faits mal connus de l'histoire de l'armée républicaine espagnole, que nous tenons à souligner :

- d'abord, la formation des pilotes de guerre espagnols en France, à Bourges. Cette réalité, qui montre que la non-intervention de la France aux côtés de l'Armée républicaine espagnole s'est accompagnée de multiples exceptions, est rarement mentionnée.
- ensuite, l'échange d'Hendaye, entre un pilote nationaliste et un pilote républicain, en l'occurrence Miguel Galindo. Un tel fait est rarissime pendant la guerre civile ; aucune autre tractation similaire ne semble avoir jamais été mentionnée.
- enfin, la présence de deux aviateurs républicains à Gurs, après le 10 mai 1940, à une époque où il est habituellement affirmé que tous les combattants républicains espagnols et brigadistes ont tous quitté le camp, soit pour les CTE, soit pour les bataillons



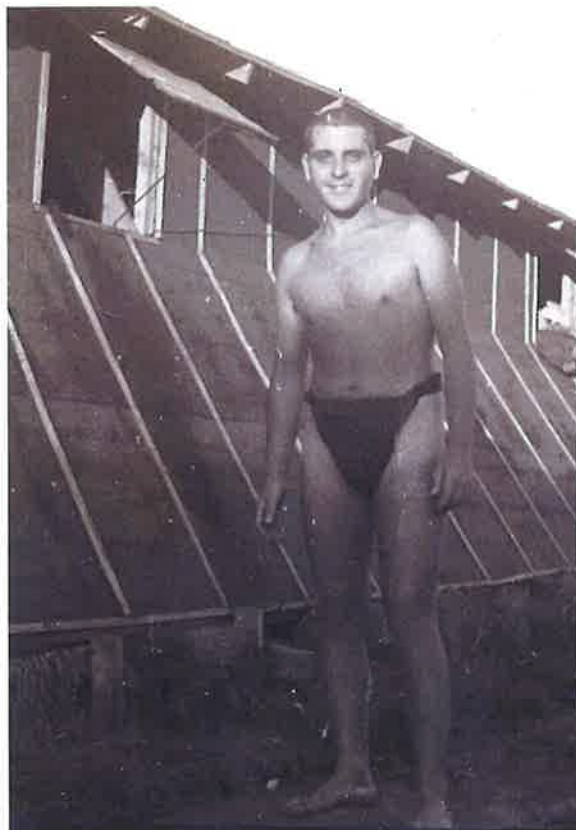
documents et archives du camp de Gurs

de marche, soit pour d'autres camps plus répressifs, comme celui du Vernet d'Ariège. Là encore, il s'agit d'une étonnante exception à laquelle nous ne pouvons apporter aucune explication.

• Une photo inédite de l'aviateur Antonio Briz Martínez

Antonio Briz Martínez, lieutenant aviateur, fut interné à Gurs pendant plus d'un an, du printemps 1939 au printemps 1940. Il put y côtoyer Albino Garrido et ce dernier, qui fut son ami, en parle à plusieurs reprises dans son témoignage.

Luis est parvenu à retrouver Antoinette, la fille d'Antonio Briz, qui réside à Lille. Au cours de leur rencontre, Antoinette lui a parlé de documents familiaux qu'elle a conservés précieusement, parmi lesquels quelques photos de son père à Gurs. L'une d'elle, que nous publions ci-dessous, montre Antonio Briz Martínez posant, souriant, en petite tenue, devant l'une des baraques de l'îlot M. Elle est datée de juin 1939.



Antonio Briz Martínez à Gurs (juin 1939)

Cette photo doit être décryptée car, considérée au premier degré, elle donne l'impression que Gurs n'était qu'un aimable camp pour vacanciers. En réalité, il s'agit bien pour Antonio Briz d'affirmer que, au-delà de sa bonne santé et de son élégante musculature, l'internement n'a rien détruit de sa détermination. Vaincu, exilé, éloigné de sa famille et de sa patrie, il préfère afficher son sourire plutôt que de se montrer en situation de souffrance et d'infériorité. A sa façon, il se pose en résistant sûr de lui, que l'internement ne parviendra pas à briser.

• Un document inédit sur la création de la 182^{ème} CTE de Gurs

Il s'agit du courrier adressé le 7 janvier 1940 au général Ménard par le chef du gouvernement, président du Conseil et ministre de la Défense, portant création de quatre nouvelles compagnies de travailleurs étrangers (CTE), parmi lesquelles la 182^{ème} CTE chargée de l'entretien des installations du camp de Gurs.

documents et archives du camp de Gurs

Ce document est intéressant car, si l'on sait qu'un groupe de travailleurs espagnols avait déjà été constitué depuis plusieurs mois pour entretenir le camp, sa création officielle en tant que CTE n'est reconnue qu'à cette date. Trois autres CTE sont créés par la même occasion, deux à la poudrerie de Saint-Médard-en-Jalles (les 183^{ème} et 184^{ème} CTE) et un à Savenay (185^{ème} CTE).

Rappelons seulement que, dans l'histoire de Gurs, l'hiver 1939-1940 correspond à la période pendant laquelle le camp se vide peu à peu, du fait de l'incorporation systématique des réfugiés espagnols dans les CTE.

MINISTRE DE LA DEFENSE
NATIONAL
Etat-Major de l'Armée
cabinet
Utilisation des Etrangers
pour la Défense Nationale
N° 1437 C/M.A.I.

RECEVU LE 7 JANVIER 1940
LE PRESIDENT DU CONSEIL
MINISTRE DE LA DEFENSE NATIONALE ET DE LA GUERRE

à M.le Général Commandant la 18^{ème} Région
Etat-Major
BORDEAUX

Par télégramme N° 1776/2 G en date du 27 Décembre, le Commandant du Camp de GURS a fait connaître qu'il pouvait constituer au Camp de GURS, quatre nouvelles Compagnies de Travailleurs Espagnols.

J'ai l'honneur de vous faire connaître ci-dessous les numéros et les destinations futures de ces nouvelles Compagnies :

182^{ème} Compagnie : A la disposition de la 18^{ème} Région (en principe pour les travaux d'entretien du Camp de GURS).

183^{ème} Compagnie : Poudrerie de ST MEDARD (en remplacement de la 146^{ème} Compagnie affectée à l'Atelier de chargement de MOULINS).

184^{ème} Compagnie : Poudrerie de ST MEDARD (en remplacement de la 145^{ème} Compagnie qui sera affectée pour le compte du Ministère de l'Armement à un Etablissement situé à MEROU (Maine-et-Loire); les ordres d'enlèvement de la 145^{ème} Cie parviendront incessamment).

185^{ème} Compagnie : A la disposition de l'Etat-Major de l'Armée - 4^{ème} Bureau - sera vraisemblablement employée dans la région de SAVENAY (Loire-Inférieure).

Les 183^{ème} et 184^{ème} Compagnies seront dirigées sans autre ordre, sur la poudrerie de ST MEDARD, dès que cet Etablissement sera en mesure de les loger ./.

F.O.Le Général MENARD
à la disposition du Général Chef d'E.M.
Général de l'Armée à l'Intérieur.
Signé : MENARD.

COPIE-CONFIRMATION NOTIFIEE/....

Le texte portant création de la Compagnie de travail du camp de Gurs
(Archives du Fort de Vincennes)

Merci Luis pour ces documents de première main, qui viennent éclairer d'un jour nouveau plusieurs aspects de l'histoire du camp.

..... brèves

- **Les collèges de Lembeye et d'Orthez** viennent d'être primés pour leur film *Résister à travers l'art au camp de Gurs*, dans le cadre du concours de la Résistance et de la déportation 2016. Le film de trente minutes, auquel l'Amicale a largement participé, sera projeté en ouverture du festival du cinéma à Saragosse, en novembre prochain.
- **Le Petit Futé** consacre un article au camp de Gurs. Dans sa dernière édition *du Guide des lieux de mémoire*, la célèbre collection publie une page presque entière sur le camp de Gurs. Cette heureuse initiative constitue une reconnaissance de la place désormais incontournable qu'occupe par le camp de Gurs dans notre histoire et dans cette nouvelle forme de tourisme associée à la visite des lieux de mémoire.
- **Jean-François Mavel**, dont nous avons évoqué à plusieurs reprises les activités mémorielles dans des bulletins précédents, propose une conférence le 29 mai, à Saint-Antonin-Noble-Val (Tarn-et-Garonne), dans le cadre des échanges culturels entre le collège de la ville et la *Realschule* Lessing de Freiburg, intitulée « *En souvenir d'Heidi, Richard et Adèle* », sur la déportation des juifs badois à Gurs en 1940.
- **Nos remerciements** à Monsieur Dutter Marc, charpentier et voisin du camp qui a, bénévolement, installé et repeint les panneaux indicateurs en bois du camp, fournis, pour remplacement, par la Communauté de Communes de Navarrenx.

..... publications

• *Emile Vallés, vice-président de l'Amicale, vient de publier Itinéraires d'internés du camp de Gurs*

Emile Vallés. *Itinéraires d'internés au camp de Gurs (1939-1945)*. Préface de Claude Laharie. Editions Cairn. Pau, 2016, 169 p. 14 €

Emile Vallés fut président de l'Amicale du camp de Gurs pendant sept ans, de 1999 à 2006. C'est à lui que revint la tâche difficile d'assurer la succession de Léon Bérody, président fondateur et figure historique de notre association. Lorsqu'Emile décida de se retirer, en 2006, alors que chacun souhaitait qu'il restât à la tête de l'Amicale, sa succession fut difficile.



Emile Vallés (2016)

publications

Son bilan à la tête de l'Amicale, est exceptionnel. C'était déjà à lui que l'on devait l'appel à l'artiste israélien Dany Karavan pour le Mémorial de Gurs, puis la maîtrise d'ouvrage du chantier (1993-1994). Sous sa présidence, avec son énergie habituelle, il sut impulser un nouvel élan à l'association : il remit la mémoire des Républicains espagnols en pleine lumière, il mena toutes les négociations qui conduisirent à l'aménagement et à la mise en valeur du site du camp (bâtiment d'accueil, sentier historique, baraque reconstituée, sentier de la mémoire, colonnade des internés etc...), il constitua une véritable équipe autour de lui, il donna à notre bulletin sa forme actuelle, il fut présent à tous les niveaux dès lors qu'il était question de la mémoire de Gurs (réunions avec les collectivités territoriales, rencontres internationales, presse, TV, conférences, cérémonies, etc.). Il devint une figure emblématique des Républicains espagnols en France et, à ce titre, fut reçu par le roi d'Espagne (2003). Bref, il sut donner à notre association un rayonnement qu'elle n'avait jamais obtenu jusqu'alors.

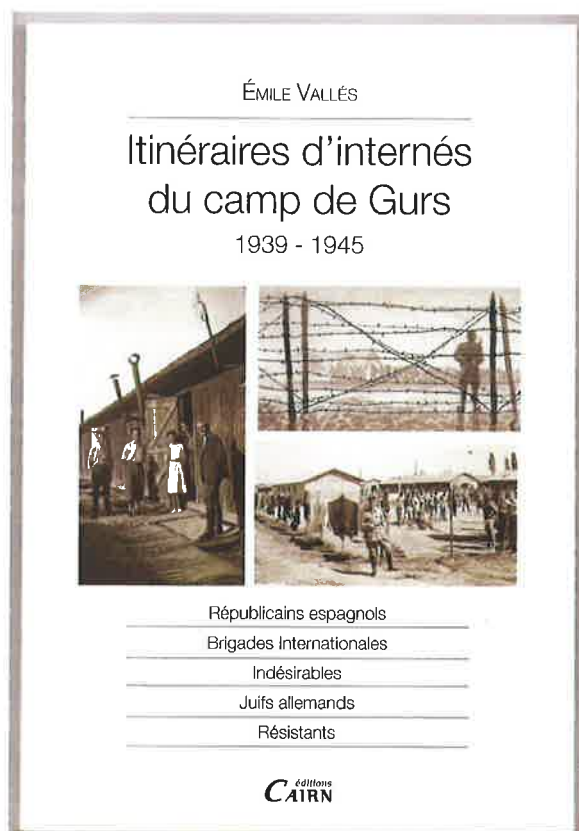
Emile nous propose aujourd'hui un ouvrage... qui lui ressemble. C'est-à-dire, vivant, diversifié, plein d'humanité, fourmillant d'anecdotes et d'amour de la vie

Une trentaine de portraits d'internés de Gurs s'y succède, d'une étonnante diversité. On y croise Némésio, le père d'Emile, receveur des postes à la recherche de sa famille ; Paul et Arnold, les adolescents bringuebalés dans le maelstrom de l'antisémitisme ; Lilo, la bourgeoise berlinoise ; Miguel-Angel et Anselmo, les inépuisables, dont l'histoire relève de l'épopée homérique ; Melkit, qui ne dut sa survie qu'à une erreur administrative ; Amira, rescapée improbable ; Stanislas, au visage d'ange, fusillé avec ses amis du groupe Manouchian ; et tous les autres, les raflés, les exilés, les vaincus magnifiques, les indestructibles. Les héros du quotidien. *Siempre vencidos, nunca derrotados.*

Merci Emile pour ce superbe ouvrage. Il figurera, n'en doutons pas, dans toutes nos bibliothèques.

Claude Laharie

On peut se procurer ce livre en envoyant un chèque de 17 euros (14+3 de frais d'envoi), libellé à l'ordre de AMICALE DU CAMP DE GURS, à Monsieur Emile Vallès, 29 rue Saint Martin 64400 Bidos. A noter que tous les bénéfices de ces ventes iront à notre Amicale.



publications

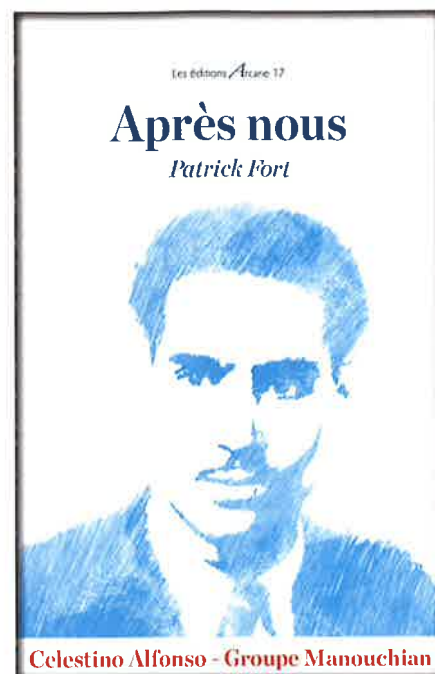
• **Patrick Fort. *Après nous.***

Celestino Alfonso-Groupe Manouchian.

Editions Arcane 17, Paris, 2016, 124 p.

Réédition du roman publié en 2012 sous le même titre, avec de nombreuses modifications, deux chapitres supplémentaires et une nouvelle préface de Didier Daeninkx.

Roman consacré à Celestino Alfonso, l'un des 23 du groupe Manouchian. L'auteur retrace la vie de ce jeune résistant de la MOI qui fut interné à Gurs avant de rejoindre le célèbre groupe Manouchian (cf. l'Affiche rouge) et d'être fusillé au Mont-Valérien le 21 février 1944.



..... histoire du camp

Les six internés de Gurs morts à l'hôpital de Bayonne

Juan Muñoz, ami de notre vice-président Emile Vallés, vient de faire une véritable découverte sur l'histoire de Gurs.

En effet, en consultant le registre des décès de la ville de Bayonne, année 1939, il a retrouvé les mentions de six internés du camp de Gurs morts... à Bayonne. Ces documents indiscutables étaient totalement inconnus jusqu'à présent.

Ces six Gursiens sont :

- 1- **Antonio Gomez**, né à Ontur (Albacete) le 15 mars 1918. Il était âgé de 21 ans.
- 2- **Jose Baucels** ; né à Altafulia (Tarragonne). Date de naissance non indiquée.
- 3- **Miguel Goñi**, né à Santander (Guipuzcoa) le 4 octobre 1909. Il était âgé de 29 ans.
- 4- **Ismail Rueda**, né à Irun (Guipuzcoa) le 13 octobre 1916. Il était âgé de 23 ans.
- 5- **Juan Pascal Garcia**, né à Tortosa (Tarragone), le 20 mars 1917. Il était âgé de 22 ans.
- 6- **Jose Maria Garcia**, né à Billar (Biscaye), le 21 décembre 1918. Il était âgé de 20 ans.

Sur le plan professionnel, les trois premiers (Gomez, Baucels et Goñi) sont qualifiés de « manœuvres » et les trois autres (Rueda et les deux Garcia) de « journaliers », c'est-à-dire ouvriers agricoles. Miguel Goñi, le plus âgé, était marié (avec Concha Aznoz) et les quatre autres célibataires.

Tous les cinq sont décédés « quartier St Léon (Tosse) », selon la mention portée sur le registre.

Voici les cinq photocopies des cinq mentions de décès portées sur le registre de 1939.

histoire du camp

N° 266
Antonio Gomez

Le onze Mai mil neuf cent trente-neuf vingt-neuf heures
est décédé quartier St. Leon (Basse); Antonio Gomez, né à Cantue
province de Catalogne (Espagne), le quinze mars mil neuf cent dix-huit,
manœuvre, fils de Juan Gomez, décédé et de Dolores Guro, sa sœur,
célibataire, domicilié à Gurs (Basses Pyrénées), camp des réfugiés.
Dressé le douze Mai mil neuf cent trente-neuf neuf heures
sur la déclaration de Second Latsura, trente-trois ans, chauffeur
d'automobile, domicilié en cette commune,
qui, lecture faite, a signé avec Nous, Emile Willès, chef de la légion d'Honneur, Adjoint
au Maire de Bayonne, Officier de l'Etat-Civil par délégation

N° 267
Jose Baucels

Le douze Mai mil neuf cent trente-neuf deux heures
est décédé quartier St. Leon (Basse); Jose Baucels, né à Altapalacio
province de Catalogne (Espagne), fils de et de Bouda no pare,
célibataire, manœuvre, domicilié à Gurs (Basses Pyrénées)
camp des réfugiés, sans autres renseignements.
Dressé le douze Mai mil neuf cent trente-neuf neuf heures trente minutes
sur la déclaration de Second Latsura, trente-trois ans, chauffeur
d'automobile, domicilié en cette commune,
qui, lecture faite, a signé avec Nous, Emile Willès, chef de la légion d'Honneur, Adjoint
au Maire de Bayonne, Officier de l'Etat-Civil par délégation

Antonio Gomez, « domicilié à Gurs (Basses-Pyrénées), camp de réfugiés », décédé le 11 mai 1939

N° 267
Jose Baucels

Le douze Mai mil neuf cent trente-neuf deux heures
est décédé quartier St. Leon (Basse); Jose Baucels, né à Altapalacio
province de Catalogne (Espagne), fils de et de Bouda no pare,
célibataire, manœuvre, domicilié à Gurs (Basses Pyrénées)
camp des réfugiés, sans autres renseignements.
Dressé le douze Mai mil neuf cent trente-neuf neuf heures trente minutes
sur la déclaration de Second Latsura, trente-trois ans, chauffeur
d'automobile, domicilié en cette commune,
qui, lecture faite, a signé avec Nous, Emile Willès, chef de la légion d'Honneur, Adjoint
au Maire de Bayonne, Officier de l'Etat-Civil par délégation

Jose Baucels, « domicilié à Gurs (Basses-Pyrénées), camp de réfugié, sans autres renseignements », décédé le 12 mai 1939

N° 278
Miguel Goñi

Le dix sept Mai mil neuf cent trente-neuf dix-sept heures
est décédé quartier St. Leon (Basse); Miguel Goñi, né à Santander
province de Catalogne (Espagne), le quinze octobre mil neuf cent neuf,
manœuvre, fils de Gabriel Goñi et de Rosario Garcia, son père,
époux de Concha Aznar, domicilié à Gurs (Basses Pyrénées), camp des réfugiés.
Dressé le dix huit Mai mil neuf cent trente-neuf dix-sept heures
sur la déclaration de Second Latsura, trente-trois ans, chauffeur
d'automobile, domicilié en cette commune,
qui, lecture faite, a signé avec Nous, Emile Willès, chef de la légion d'Honneur, Adjoint
au Maire de Bayonne, Officier de l'Etat-Civil par délégation

Miguel Goñi, « domicilié à Gurs (Basses-Pyrénées), camp de réfugiés », décédé le 17 mai 1939

histoire du camp

N° 282
Ismail Rueda

Le dix-neuf Mai mil neuf cent trente-neuf treize heures
est décédé quartier St-Léon (Gosse); Ismaïl Rueda, né à Buen
Provincia de Guipuzcoa (Espagne), le treize octobre mil neuf cent seize,
journalier, fils de Mathias Rueda, décédé et de Anastasia Calvo,
sa veuve, célibataire, domicilié à Gurs (Basses-Pyrénées), camp des Réfugiés.
Dressé le vingt Mai mil neuf cent trente-neuf neuf heures
sur la déclaration de Second Lasausa, trente-trois ans, chauffeur
d'automobile, domicilié en cette commune,
qui, lecture faite, a signé avec Nous, Emile Muller, Chevalier de la Légion d'Honneur, Adjoint
au Maire de Bayonne, Officier de l'Etat-Civil par délégation

N° 283
Le vingt Mai mil neuf cent trente-neuf dix heures

Ismail Rueda, « domicilié à Gurs (Basses-Pyrénées), camp de réfugiés »,
décédé le 19 mai 1939

N° 303
Juan Pascal Garcia

Le trente-un Mai mil neuf cent trente-neuf dix-sept heures
est décédé quartier St-Léon (Gosse); Juan Pascal Garcia, né à Tortosa
provincia de Tarragona (Espagne), le vingt mars mil neuf cent dix-sept,
journalier, fils de Santos Garcia et de Centa an épouse, célibataire,
domicilié à Gurs (Basses-Pyrénées), camp des réfugiés, sans autres renseignements.
Dressé le premier Juin mil neuf cent trente-neuf dix heures
sur la déclaration de Second Lasausa, trente-trois ans, chauffeur
d'automobile, domicilié en cette commune,
qui, lecture faite, a signé avec Nous, Emile Muller, Chevalier de la Légion d'Honneur, Adjoint
au Maire de Bayonne, Officier de l'Etat-Civil par délégation

N° 327
Le treize juin mil neuf cent trente-neuf une heures
est décédé quartier St-Léon (Gosse); José Maria Garcia, né à Bilbao
provincia de Vizcaya (Espagne), le vingt-un décembre mil neuf cent dix-huit,
journalier, fils de José Garcia, décédé et de Rita Olonzo, sa veuve, célibataire,
domicilié à Gurs (Basses-Pyrénées), camp des Réfugiés.
Dressé le treize juin mil neuf cent trente-neuf dix heures
sur la déclaration de Second Lasausa, trente-trois ans, chauffeur
d'automobile, domicilié en cette commune,
qui, lecture faite, a signé avec Nous, Emile Muller, Chevalier de la Légion d'Honneur, Adjoint
au Maire de Bayonne, Officier de l'Etat-Civil par délégation

Juan Pascal Garcia, « domicilié à Gurs (Basses-Pyrénées), camp de réfugiés,
sans autres renseignements », décédé le 31 mai 1939

N° 327
José Maria Garcia

Le treize juin mil neuf cent trente-neuf une heures
est décédé quartier St-Léon (Gosse); José Maria Garcia, né à Bilbao
provincia de Vizcaya (Espagne), le vingt-un décembre mil neuf cent dix-huit,
journalier, fils de José Garcia, décédé et de Rita Olonzo, sa veuve, célibataire,
domicilié à Gurs (Basses-Pyrénées), camp des Réfugiés.
Dressé le treize juin mil neuf cent trente-neuf dix heures
sur la déclaration de Second Lasausa, trente-trois ans, chauffeur
d'automobile, domicilié en cette commune,
qui, lecture faite, a signé avec Nous, Emile Muller, Chevalier de la Légion d'Honneur, Adjoint
au Maire de Bayonne, Officier de l'Etat-Civil par délégation

José Maria Garcia, « domicilié à Gurs (Basses-Pyrénées), camp de réfugiés »,
décédé le 13 juin 1939



..... histoire du camp

Ces documents appellent quelques commentaires.

D'abord, on ne peut être que frappé par la jeunesse de ces hommes. Aucun d'entre eux n'avait atteint l'âge de 30 ans (même si l'on ne connaît pas l'âge de Baulcels, mais cela ne fait aucun doute). Ils ont été fauchés en pleine jeunesse, à l'aube de leur vie. Un seul d'entre eux, le plus âgé, était marié, ce qui ne l'a nullement protégé ; les autres étaient célibataires et commençaient à peine leur vie d'adultes. Comment ne pas être touché par de tels destins, brisés en plein élan ?

Ensuite, il s'agit d'hommes du peuple, à n'en pas douter misérables et analphabètes. Aucun d'entre eux n'exerçait une véritable profession, puisque les termes de « manœuvre » ou de « journalier », masquent une même réalité, celle des chercheurs d'emploi, prêts à tous les travaux, ouvriers ou agricoles, pour gagner quelques sous et tenter de survivre.

Tous les six ont terminé leurs jours dans le « *quartier St Léon (Tosse)* », à Bayonne, c'est-à-dire à l'Hôpital de Bayonne, entrée rue de Tosse. On peut donc en déduire qu'ils étaient gravement blessés, qu'ils ont néanmoins été internés à Gurs (probablement transférés depuis les camps d'Argelès ou de Saint-Cyprien), et que leur état sanitaire fut jugé tellement grave qu'ils ont dû être envoyés dans un véritable hôpital, celui du camp de Gurs venant à peine d'être achevé. Pourquoi l'hôpital de Bayonne plutôt que celui de Pau ? Nous ne le savons pas mais on peut imaginer que, puisque trois d'entre eux étant natifs du Pays basque, ils en avaient fait la demande. Rappelons en outre que les hôpitaux de Pau, Bosquet et Laherrère, étaient réputés saturés à cette époque.

Pourquoi ne retrouve-t-on plus de décès de Gursiens à l'hôpital de Bayonne après le 13 juin ? La réponse est simple : à la mi-juin, « *l'hôpital central du camp de Gurs* » est vraiment opérationnel ; il peut recevoir tous les malades graves du camp ; il n'y a donc plus de raison de les transférer à Pau ou à Bayonne ; lorsqu'un décès survient, le malheureux est désormais enterré au cimetière du camp.

En définitive, ces documents apportent une réponse à l'une des dernières questions demeurées sans réponse ferme et définitive sur l'histoire de Gurs : le cimetière du camp, avec ses 1073 tombes, rassemble-t-il bien toutes les personnes mortes au camp ? Sans conteste, la réponse est oui. Mais il convient d'ajouter que certains internés de Gurs, au printemps 1939, ne sont pas morts au camp, mais dans les hôpitaux dans lesquels ils avaient été transférés, soit à l'hôpital Laherrère à Pau (ce qui était déjà connu), soit à l'hôpital St-Léon à Bayonne, soit, plus tard, à la Roseraie d'Illbarritz à Biarritz.

Un grand merci à Juan Muñoz pour nous avoir communiqué ces documents jusqu'alors inédits.



..... témoignage

Le récit d'Irène Ehrlich, internée à Gurs pendant l'été 1940

Nous poursuivons ci-dessous la publication du témoignage d'Irène Ehrlich qui fut internée au camp de Gurs du 12 juin au 12 août 1940. Rappelons que la première partie de ce récit a été publiée dans le dernier numéro de notre bulletin (n° 142, pages 15 à 19). Le présent extrait constitue donc la deuxième et dernière partie du témoignage d'Irène Ehrlich.

Nous tenons à répéter ce que nous disions dans le précédent numéro. Le texte présenté ici, totalement inédit. Il s'agit d'une interview recueillie par Jacques Ehrlich, le fils cadet d'Irène, en 1990. La retranscription est également le fait de Jacques Ehrlich.

Les mérites de ce récit sont nombreux. D'abord, et il faut le souligner car le fait n'est pas fréquent, sa précision dans les dates et dans les lieux. Ensuite son ton, exempt de toute haine, ne cherchant jamais à s'apitoyer ni à rechercher le moindre effet. Enfin, son authenticité, que le lecteur pourra vérifier à chacune des lignes.

Par ailleurs, une malencontreuse erreur nous a conduits à publier une photo erronée d'Irène dans notre dernier numéro. Nous rétablissons cette erreur en priant ses enfants Robert, Monique et Jacques, ainsi que leurs familles, de bien vouloir nous en excuser. Nous tenons d'ailleurs à leur renouveler nos plus vifs remerciements pour nous avoir autorisés à publier ce document exceptionnel et nous y associons évidemment Nicole, l'épouse de Robert, qui a été la cheville ouvrière de cette publication.

Dans la, première partie du texte, **Irène (Irmgard en allemand) Strauss** exposait comment elle avait été conduite à quitter Nice, le 10 juin 1940, pour se retrouver internée à Gurs le surlendemain. Elle y découvrirait un camp sordide, peuplé de plusieurs milliers de femmes originaires de toute l'Europe, administré et gardé par des Français, dans lequel les internés manquaient de tout et d'abord de nourriture. A force d'ingéniosité et de volonté, elle tentait d'améliorer, par de multiples initiatives, sa vie de paria et de recluse.



Irmgard (Irène) Strauss vers 1931



Irène Ehrlich en 1945



témoignage

Extraits de l'interview d'Irmgard Strauss (Irène Ehrlich) réalisée par son fils Jacky en 1990

(...)

Irène : Beaucoup d'Espagnols travaillaient dans les villages environnants chez les paysans.

Jacky : Ils pouvaient sortir ?

Irène : Oui, les Espagnols pouvaient sortir. Ils pouvaient donc nous apporter du ravitaillement. On a trouvé un moyen très ingénieux : on casserait toujours quelque chose et ils viendraient faire les réparations et comme ça on pourrait prendre contact avec eux. Alors on s'est arrangé pour casser, c'était facile de casser quelque chose, ce n'était que du bois.

Tu sais, on n'avait rien : il n'y avait pas de tables, pas de chaises, il n'y avait rien du tout, on était à même le sol. Un peu plus tard, on nous a donné des housses pour mettre la paille dedans. Elles étaient en toile à matelas. Mais comme on n'avait rien à se mettre, la plupart du temps, on utilisait cette toile à matelas pour se faire des robes et s'habiller. Bon enfin moi, j'en avais quand même pris une pour mettre ma paille dedans.

Comme il y avait pas mal de bois qui traînait, et que j'étais assez habile de mes doigts, j'ai demandé aux Espagnols de me donner des clous, un marteau et une scie et je faisais des petits tabourets. Tu te rappelles que tu m'avais fait un petit tabouret ? Et bien c'était dans ce style-là.

Jacky : Peut-être un petit peu plus haut, pour pouvoir s'asseoir ?

Irène : Non, non, à peine, on n'avait pas beaucoup de bois. Et puis je vendais ça... C'est incroyable à quel point on devient ingénieux. J'avais un tout petit peu d'argent que j'avais apporté et avec les Espagnols, on pouvait avoir de temps en temps un petit peu de vin, quelquefois un œuf et des oignons. J'insiste sur les oignons parce que l'oignon est très riche en vitamines et je crois que ça nous a sauvés, ça nous a maintenu un petit peu parce qu'on n'avait aucun légume frais, aucun fruit, on n'avait rien. Alors les Espagnols nous portaient ça, c'est comme ça qu'on se ravitaillait.

Le travail à la cuisine, ce n'était pas très agréable.

Jacky : C'était quoi la nourriture quotidienne ?

Irène : C'était une sorte de bouillon, je ne sais pas avec quoi c'était fait, avec des os je suppose, et là-dedans nageaient des petits morceaux de viande. Tu avais un bol avec cette eau-là et deux bouts de viande. Tu avais ton pain, et il fallait l'économiser. Le matin, il y avait une sorte de café, je ne sais pas ce que c'était, ce n'était pas du café bien sûr, c'était une chose infâme. Quelquefois, pour un repas, on avait une sardine et une tomate. Voilà, c'était ça notre nourriture. Il n'y avait pas de quoi grossir.

Après, il y a eu quand même des libérations, parce que la plupart des femmes qui avaient été internées comme moi, au fond, n'auraient pas dû être internées : nous aurions dû être dans une région comme les Pyrénées orientales, mais libres. Il y avait beaucoup de personnes dont les maris étaient prestataires, c'est-à-dire qu'ils combattaient dans l'armée française, ou la plupart du temps, on ne les mettait pas dans l'armée française, mais dans le premier régiment d'étrangers, un genre de légion étrangère : le mari de Stella, par exemple, était dans ce cas. Les maris combattaient pour la France et les femmes étaient internées en ennemies de la France ! Donc, c'était les premières qui ont été libérées. Stella a accouché dans le camp.



témoignage

Moi, j'ai retrouvé une de mes meilleures amies dans le camp : c'était à un moment où je travaillais, je crois, dans l'infirmerie. On m'avait demandé de trouver de l'aspirine et on m'a envoyée dans un autre îlot. On m'a dit de demander une infirmière qui s'appelle sœur Carlie, Schwester Carlie. Je me suis dit : « C'est quand même curieux, elle a le même nom que mon amie ». J'y suis allée et c'était elle. On s'est retrouvé comme ça, on ne s'était pas vu depuis que j'avais quitté l'Allemagne, on s'est retrouvé là.

Jacky : C'était une amie de Nuremberg ?

Irène : Oui, une de mes meilleures amies. Je suis en contact avec elle. On était tellement contente de se retrouver ! On avait fait un plan d'évasion. Mais finalement on ne l'a quand même pas fait parce que je me suis dit : « si moi on m'attrape, c'est les Allemands qui vont nous prendre et je ne sais pas ce qui va m'arriver ». Comme on ne savait pas exactement où se trouvaient les Allemands à cette époque-là, c'était vraiment très risqué et on ne l'a quand même pas fait.

Mais après, on s'est reperdu complètement de vue. Ce n'est que des années après, que j'ai appris qu'elle était en Australie.

A ce moment-là, il y a eu quelques libérations. Une personne qui avait travaillé au bureau de poste de mon îlot était partie et on cherchait quelqu'un pour la remplacer, pour faire le vaguemestre. J'ai posé ma candidature et j'ai été prise. J'ai fait le vaguemestre jusqu'à ma libération. Ça me donnait une certaine liberté de circulation, je pouvais circuler dans le camp : il fallait aller tous les jours au bureau principal. Tu peux imaginer le nombre de lettres qui arrivaient dans un camp où il y a des dizaines de milliers de personnes. Là aussi il faut dire que la poste a vraiment bien travaillé.

Jacky : Tu recevais du courrier ?

Irène : Oui, le courrier suivait et était expédié.

C'était exactement comme dans un bureau de poste : on avait un bureau central où il y avait le tri. Les vaguemestres des différents îlots venaient là. Il fallait savoir qui est dans ton îlot. Le numéro de l'îlot était indiqué sur les correspondances. On faisait le tri et on apportait le courrier dans notre îlot. Pour aller au centre de tri, on venait nous chercher en voiture et on était accompagné de gardes mobiles. Mais pour revenir, nous pouvions revenir à pied. Et c'était ça qui était important parce qu'alors, on traversait le camp des hommes et nous, les vaguemestres, on servait en quelque sorte de lien entre les couples. Les couples étaient séparés, les maris et les garçons - à partir de, je crois, 14 ans - étaient dans le camp des hommes. Donc les familles étaient séparées et nous, nous servions de messagers.

En plus il y avait un cordonnier - il y avait peut-être plusieurs cordonniers, enfin moi j'en connaissais un - qui faisait les réparations et qui était dans le camp des hommes. On allait le voir. Lui aussi servait beaucoup de lien. Tu vois, dans les camps, il y a toujours une possibilité de contacts avec d'autres.

Ça c'était la vie dans le camp. C'était évidemment très, très, difficile.

On organisait malgré tout, des soirées. On faisait de la musique ou on essayait de faire du théâtre, on essayait quand même de distraire un petit peu les gens.

Il y a une chose qui m'a beaucoup frappée : il y avait des femmes qui avaient été bonnes toute leur vie, il y avait d'autres femmes qui avaient été des dames toute leur vie et qui avaient été servies par des bonnes toute leur vie et quoique tout le monde couchait sur la paille, elles, elles embauchaient ces bonnes pour balayer devant leur paillasse. C'était inimaginable, incroyable ! Elles se faisaient laver leur



témoignage

linge et tout ça. Mais ces femmes-là étaient contentes parce que, au moins, ça les occupait, et elles se retrouvaient ensemble dans une situation antérieure. Il faut imaginer ce que c'est psychologiquement d'être comme ça, isolé.

Il y avait des situations absolument extraordinaires, vraiment ahurissantes ! Comme moi, qui ramassais les fleurs entre les fils de fer barbelé : le camp était situé sur un haut plateau et on avait une vue superbe sur la chaîne des Pyrénées. Il y avait des couchers de soleil que je n'oublierai pas : dans tout mon malheur, j'ai quand même trouvé ça, de voir cette nature, de loin, qui était tellement belle et de trouver des fleurs qui poussaient entre les fils de fer barbelé. On faisait des bouquets, tout le monde avait des fleurs devant sa paillasse !

On avait aussi des rats : si jamais on se mettait une tomate de côté, sur une étagère, le matin il y avait un gros trou, il y avait des rats qui avaient commencé à bouffer les tomates. Les baraques étaient entourées d'un grand fossé pour l'écoulement d'eau, parce qu'il pleuvait pas mal. Il y avait une très forte humidité, il fallait tout mettre à l'abri de l'humidité et ce n'était pas facile.

Ce qui m'a beaucoup frappée aussi, c'était les bohémienues. Elles avaient beaucoup d'enfants, elles avaient souvent des bébés, et je me souviens toujours d'une scène : j'ai vu une maman, une bohémienne - elles avaient des robes superbes, des jupes, des tissus extraordinaires, c'était vraiment d'une beauté extraordinaire - elle avait son bébé, un tout petit bébé, dans les bras et elle fumait un cigare immense, elle faisait fumer ce bébé aussi.

On a vraiment vu des choses assez extraordinaires.

Bon alors, après, j'ai quand même pensé : « Il faut absolument que je sorte de ce camp. Si je n'arrive pas à en sortir je vais rester là et dieu sait ce qui va arriver ! » Il y a eu alors une inspection d'Allemands.

Jacky : De l'armée allemande ?

Irène : Oui. Il y avait beaucoup d'Allemandes qui étaient prises, qui n'étaient pas du tout des réfugiées politiques, qui étaient en vacances en France, qui avaient été emmenées dans ce camp. Il y avait surtout beaucoup de Sarrois qui auraient voulu rentrer.

Mais nous avions aussi beaucoup de femmes qui avaient fait partie des Brigades internationales. J'étais très liée avec deux personnes surtout : ces femmes avaient été internées en France, à Sanary. Et, de Sanary, on les a expédiées évidemment au camp de Gurs, puisqu'elles étaient aussi ressortissantes d'origine allemande. Donc, politiquement, elles étaient déjà repérées à cette époque-là. Et là il faut dire que le commandant du camp a donc fait inspecter le camp par les Allemands, mais il avait fait prévenir d'avance de ne pas se montrer, et il n'avait pas donné les listes de toutes les personnes qui étaient politiquement repérées. Il faut le dire parce que pour ces personnes-là, hommes ou femmes, c'était danger de mort.

Il y a donc eu pas mal d'Allemandes - je ne peux parler que du camp des femmes - qui sont retournées en Allemagne ou en Sarre. Ce n'était pas la même situation pour elle que pour nous.

Jacky : Mais le commandant du camp savait qui était juif et pas juif ?

Irène : Je ne sais pas s'il savait. Mais il savait, en tout cas, qui venait des Brigades internationales.

Je voyais qu'il fallait absolument s'en sortir et j'ai fait des pieds et des mains pour sortir.



témoignage

On m'avait dit qu'on allait libérer, petit à petit, les personnes qui pouvaient justifier d'un domicile ou qui étaient mariées. J'ai fait valoir mes certificats : l'appartement que j'habitais ici, à Nice, était à mon nom, donc j'avais un domicile, et j'avais ces certificats de loyauté. C'est comme ça que j'ai été libérée quand mon tour est arrivé.

On libérait d'abord les femmes avec de jeunes enfants, les femmes dont le mari était dans l'armée française, c'était normal, c'était juste. Nous, qui étions venues ici avec ce fameux train, nous étions toutes des femmes qui, normalement, n'auraient pas dû être internées : on a donc dû nous laisser en liberté.

C'est comme ça que j'ai été libérée le 12 août 1940. J'ai le certificat de libération du camp, je l'ai gardé.

Je suis sortie du camp en même temps qu'une personne qui avait été dans les Brigades internationales et qui est retournée à Sanary, Gerda, qui a été déportée après.

Nous avons reçu, en même temps que notre certificat de libération, un genre de sauf-conduit et l'autorisation de prendre les trains omnibus mais pas les express.

On est allé jusqu'à Oloron. On a pris un train jusqu'à Toulouse, je crois. A Toulouse on a passé la nuit sur le quai de la gare. Il y avait très peu de trains à l'époque, évidemment. Il y avait surtout des trains pour les militaires. Il y avait deux jeunes militaires qui ont dit : « Nous, on part avec ce train-là. Il n'y a que des wagons à bestiaux. Si vous voulez, vous pouvez venir avec nous ». C'est ce qu'on a fait. A Béziers on a pu s'acheter un peu de ravitaillement. Puis on a attendu un autre train qui nous a amenées à Montpellier. A Montpellier on a dit : « on va voir si on ne peut pas avoir un autre train qui va un peu plus vite ». Et, en effet, il y a eu une sorte de train rapide qui était complet. Ça nous était interdit d'aller dans un train rapide. On s'est dit : « On s'en fout, on y va quand même ». On est allé dans ce train, on était resté debout sur la plate-forme. Ça, je m'en souviendrai toujours : comme on avait une drôle de tête, l'un de ceux qui étaient autour de nous a dit : « On dirait que vous avez l'air de ne pas avoir de billet ». Alors on a dit : « Oui en effet, on n'a pas de billet parce qu'on sort d'un camp ». Alors il a dit : « Ne vous en faites pas, si jamais il y a un contrôle on va s'occuper de vous ». A Marseille, on est encore descendu du train. C'était déjà le soir, il y avait beaucoup de militaires, les militaires étaient tous formidables. Ça se voyait probablement qu'on n'avait pas beaucoup d'argent - on avait très mauvaise mine. On s'était installé là, sur le quai de la gare, par terre. Il y a des militaires qui sont venus : « On ne va pas vous laisser comme ça, vous n'avez rien mangé ». Ils ont mis par terre leur couverture, et leur vareuse pour qu'on se couche dessus et ils nous ont donné à manger. Ils étaient vraiment gentils. Ils ont dit : « N'ayez pas peur qu'on vous vole quelque chose, on reste là, on monte la garde et quand il y aura un train en direction de Toulon ou de Nice, on vous réveillera, vous pouvez dormir ». On est resté là, avec Gerda. Elle est descendue à Toulon, moi, j'ai continué jusqu'à Nice.

En 1943, Irène Ehrlich devra son salut à la famille Durieux qui l'héberge et la cache à Manosque, sous le nom de Leriche, avec son compagnon Wolf Ehrlich, qu'elle épouse alors. Le couple aura trois enfants, Robert, Monique et Jacques.

L'histoire d'Irène Ehrlich n'a rien d'exceptionnel. D'autres hommes et d'autres femmes, ont connu des moments comparables. Pour chacun d'entre eux, évidemment, ce fut une expérience unique et profondément douloureuse. Pour certains, hélas, le pire était encore à venir...



.....témoignage.....



Irène et Wolf Ehrlich (à droite) avec leur fils aîné Robert (1945)

.....cérémonies d'avril

Cérémonie mémorielle : Journée nationale du souvenir des victimes et héros de la déportation

En raison de la Pâque juive, la délégation allemande, toujours aussi nombreuse, avait avancé sa venue au 17 avril pour une cérémonie officielle. Nous y avons retrouvé avec grand plaisir notre ami Paul Niedermann pour une courte allocution.



Anne et Catherine sur le chemin qui mène au cimetière des déportés

Le 24 avril avait lieu la cérémonie officielle au pavillon d'accueil, sans discours, avec simplement le message des associations d'anciens internés, lu par André Cuyeu. A noter, la prestation des choristes de l'Amicale, le groupe Asphodèle.

Édité par l'Amicale du Camp
de Gurs

Directeur de la publication :
André Laufer

Comité de rédaction :
Antoine Gil, Claude Laharie,
André Laufer

Maquette, Infographie,
Photogravure, Impression :
IPADOUR, Pau

Commission paritaire :
1120 A 07572

N° Siret : 448 775 213

ISSN : 0249 9266

Dépôt légal : à parution



Cérémonies

Dimanche 17 JUILLET 2016

***Journée Nationale
à la Mémoire des victimes
des crimes racistes
et antisémites
de l'Etat Français,
et d'hommage aux
« Justes de France ».***

**Au rond-point de la gare
à Pau à 11 heures.**

**Au Monument national
à Gurs à 17H30.**

BUZY et BUZIET : Samedi 16 juillet 2016

Appel de cotisation 2016

Cher(e) adhérent(e) et ami(e)

Notre force c'est notre sociétariat.

C'est votre nombre qui atteste de l'intérêt que vous portez à notre action lorsque nous avons à dialoguer avec nos partenaires financeurs pour la poursuite de nos projets (aménagement de la deuxième tranche, organisation de visites, éditions d'ouvrages...).

Votre contribution nous est absolument indispensable pour nous encourager à continuer.

C'est pourquoi nous vous adressons cet appel, en vous rappelant que la cotisation 2016 est passée à 25 euros, avec délivrance d'un certificat fiscal vous permettant une déduction fiscale. Cet appel étant inséré dans notre bulletin de mars, si entre-temps vous avez déjà renouvelé votre adhésion, veuillez ne pas en tenir compte.

Je vous remercie par avance de votre contribution qui nous aidera à faire vivre la mémoire du camp et je vous adresse mon salut le plus amical.

**André LAUFER,
Président**

P.S : Votre chèque libellé à l'ordre de
« Amicale du camp de Gurs » est à adresser à :

**Jean-Claude ETCHEPARE
33 Bd des Couettes 64000 PAU**

Ou par virement bancaire à notre compte :

**BANQUE POPULAIRE DU SUD-OUEST
RUE LATAPIE 64000 PAU**

Voir **RIB** ci-dessous

BP AQUITAINE CENTRE ATLANTIQUE

Titulaire du compte/Account holder

**AMICALE DU CAMP DE GURS
CHEZ M ETCHEPARE**

**33 BOULEVARD DES COUETTES
64000 PAU**



Ce relevé est destiné à être remis, sur leur demande, à vos créanciers ou débiteurs appelés à faire inscrire des opérations à votre compte (virements, paiements de quittances, etc.).

Son utilisation vous garantit le bon enregistrement des opérations en cause et vous évite ainsi des réclamations pour erreurs ou retards d'imputation.

This statement is intended for your payees and/or payors when setting up Direct debit, Standing orders, Transfers and Payment. Please use this Bank account statement when booking transactions. It will help avoiding execution errors which might result in unnecessary delays.

Relevé d'identité bancaire / Bank details statement

IBAN (International Bank Account Number)
FR76 1090 7000 3003 0194 4758 893

Code Banque
10907

Code Guichet
00030

N° du compte
03019447588

Clé RIB
93

BIC (Bank Identification Code)
CCBFRPPBXX

Domiciliation/Paying Bank
BPACA PAU LATAPIE